

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS PUBLISHING CO., LIMITED

COL. HUGUES J. DE LA VERGNE

MAURICE LAFARGUE

Phone Main 3487

Bureaux: 323 Rue de Chartres

Entered at the Post Office of New Orleans

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc.

L'Abelle est en vente au kiosque de journaux du "Times Square Building," à New-York.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Oplicien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lne.

Mardi, 18 août 1914.

Table with 3 columns: Time (7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.), Fahrenheit, Centigrade.

Plaidoirie de Me Chenu

(Suite.)

Les deux blessures du thorax... out-elles précédé la blessure de la cuisse ou la blessure de la hanche? Il ne m'importe, le compte était bon, il était réglé; une balle était mortelle. Seulement Mme Caillaux, sur l'honneur et la conscience de M. le colonel Aubry, n'a pas eu l'intention de donner la mort! Vainement discuter, messieurs? Nous n'avons pas de temps à perdre, je ne discuterai pas et je vous laisserai sans aucune tentative de réfutation en face de l'alternative que vous pose M. le colonel Aubry: accident ou suicide. Mme Caillaux était dans ce cabinet, complètement affolée; elle tirait dans le cabinet des coups de pistolet au hasard; et puis M. Calmette s'est mis en face, involontairement, c'est le suicide. Je laisse à leur repos l'âme et la conscience de M. le colonel Aubry; je ne lui réponds pas davantage; les faits ont répondu, les faits qui sont désormais acquis, certains. Assez des euphémismes, des ménagements, des égards où s'embarrasse l'indulgence attendrie des défenseurs et des partisans de l'accusé!

Il faut bien que je parle le langage du droit, celui de la loi, celui du Code d'instruction criminelle; il n'y a qu'un mot: c'est l'assassinat; c'est le meurtre commis avec préméditation et guet-apens, la préméditation résultant de la longue préparation du meurtre, la préméditation résultant de tous les faits que vous avez retenus, des colloques avec son mari le matin quand elle lui demande: "Est-ce pour aujourd'hui?" et que l'autre répond:

"Non, mais à mon heure, qui ne tardera pas"; sa visite chez Gastienne-Renette, les essais du browning dans l'automobile, la rentrée chez elle, la lettre qu'elle a écrite à son mari, la cocarde retirée au chauffeur, le manège du cran de sûreté; tout, enfin.

Et si vous le voulez, messieurs les jurés, nous allons nous détourner un instant de la criminelle et venir à la victime. La mort de Calmette porte l'empreinte des deux qualités qui ont dirigé et gouverné toute sa vie: la bonté et le courage.

Sur ces lèvres que gagne le froid de la mort, pas une parole de malédiction ou de haine. Il a dit adieu à ses amis, à sa maison; il le fait avec simplicité et affection, discrétion: "Je vous demande pardon, mes amis, de tout le dérangement que je vous cause." Il est transporté dans la voiture de l'ambulance; il rappelle pourquoi il a agi, ce qui l'a guidé: nulle animosité contre les personnes. Vous vous rappelez ces émouvantes paroles qui nous ont été rapportées par le docteur Reymond: "Ce que j'ai fait, dites-le bien, je l'ai fait sans haine, vous entendez, sans haine."

Ce sont ses dernières paroles. Il est emporté dans la voiture d'ambulance; déjà le sang s'est retiré des extrémités, déjà la mort s'avance pour s'emparer de lui, et vous savez que le soir, à minuit, je crois, elle avait achevé sa tâche.

Et alors, messieurs les jurés, une tentative et une diversion extraordinaires auxquelles, jusqu'au dernier moment, je vous l'affirme, j'ai refusé de croire, bien qu'elles m'eussent été annoncées au cours de l'instruction: Mme Caillaux n'a pas voulu tuer; même Mme Caillaux n'a pas tué; la mort de Gaston Calmette n'est pas son fait; Calmette pouvait être sauvé; et Mme Caillaux aurait été bien contente; Calmette est mort victime des soins maladroits qu'il a reçus de trois dédicates timorés!

Voilà la thèse la plus audacieuse, vous a-t-on dit avec raison, qui se soit jamais produite en Cour d'assises, et vous savez, messieurs, comment elle s'est développée pendant des heures et des heures à l'audience, les uns arrivant à cette barre avec timidité, presque avec tristesse. Vous ne vous souvenez pas, messieurs... C'était à la fin de l'audience de samedi, à ce moment où les attentions les plus vigilantes commencent à céder; on appelait un témoin de la défense, le docteur Proust, et il a fait, sur un ton atristé, une déclaration qui m'a profondément ému; il refusait de répondre à une question posée par Me Labori, et il en disait la raison:

"Depuis que je suis cité par la défense, je sens — c'est une chose triste à dire, mais je dois le reconnaître — je sens mes amis les plus chers s'écarter de moi; je sens très bien une atmosphère particulière qui m'entoure; mais ce fait m'est parfaitement indifférent; je suis cité par la défense, je ne me reconnais donc pas le droit de refuser à la défense, sur la nature de la blessure, un té-

moignage qui me paraît dans son essence même être un témoignage scientifique indiscutable.

"Mais, je ne peux pas apporter à la défense un témoignage de ma part qui aurait l'air d'être une accusation ou une critique de ce qui a été fait ou de ce qui aurait pu être fait. Je n'ai pas qualité pour le faire et la conception que j'ai du rôle chirurgical et du chirurgien, responsable de ce qu'il fait, maître complet de ses actes et relevant simplement de sa conscience, fait que je considère que, en l'absence de tout examen du blessé de ma part, je ne peux pas, même dans le plus petit détail, entrer dans la discussion de ce qui a été fait."

Et Me Labori l'interrogeant: "J'ai bien compris que vous disiez que, depuis qu'on sait que vous êtes cité par la défense vous sentez autrui de vous se créer une atmosphère d'hostilité. Voulez-vous dire si c'est dans le monde médical?"

Et le témoin a répondu, tous jours sur ce même ton de tristesse: "Dans tous les mondes."

Réplique au docteur Doyen.

Je n'en recherche pas la raison, bien qu'il nous l'ait donnée lui-même. Mais à côté de ce témoin timide et prompt à la retraite, il y en a eu d'autres, il y en a eu au moins un autre qui a apporté son concours avec une assurance telle qu'elle a produit un singulier résultat. C'est M. le professeur Pozzi, qui avait déposé avant lui, qui a demandé la parole et est revenu à la barre pour se désolidariser. Et quelle a été la démonstration faite par ce chirurgien? Je ne veux pas la reprendre, messieurs, rassurez-vous, car je considère, Me Labori me contredira, que cette discussion, si je la reprenais, — je vous dirai pourquoi dans un instant, — ferait injure à mes juges, ou plutôt je vais vous le dire tout de suite. Assurément le docteur Doyen est un chirurgien réputé que cependant certains malades écartent de leur chevet quand il vient offrir ses services. Je n'ai pas à établir de parallèle au point de vue praticien entre lui et les trois hommes que vous avez entendus, le docteur Reymond, le docteur Cunéo, le professeur Hartmann qui sont, sans exagération de langage, la science, la conscience et l'honneur de la médecine française.

Mais ce que je trouve, et j'en suis sûr, vous-mêmes aussi, d'un paradoxe tout de même un peu risqué, c'est que n'ayant pas vu le malade, comme vous l'a dit le professeur Delbet, on ait une opinion sur le traitement qu'il devait subir, sur l'opportunité de l'opération à faire et sur le moment où il convenait de faire cette opération. Et alors je réponds avec infiniment de respect à M. le docteur Doyen: "Certes, vous avez fait, docteur, des opérations prestigieuses, dont les détails pour quelques-unes, ont été, par bonheur, pour la postérité, recueillies par le cinématographe (Rires). Mais je vous affirme que de toutes les opérations que vous avez faites, la plus prestigieuse est celle que vous avez exécutée le 27 juillet 1914, dans la salle de la Cour d'assises de la Seine, sans bistouri, sans malade, et avec la table des pièces à conviction comme table opératoire. A la bonne heure, eh bien! voilà une opération de tout repos." (Rires.) Comme le malade est mort et est dans la tombe depuis quatre mois, il n'y a pas de danger de voir mourir le

patient au cours de l'opération. Vraiment, messieurs, vraiment enfin, permettez le mot, pour qui vous prend-on? Comment s'aventurer à de telles discussions qui, — je vous en demande pardon, maître Labori, vous me contredirez, m'apparaissent à moi comme de pures billevesées.

Vous voulez discuter, je ne le veux pas. Vous me répondez, si vous voulez, que c'est trop commode, je vous oppose la fin de non-recevoir du docteur Cunéo, du docteur Reymond, du professeur Hartmann; seulement vous avez droit à une réponse de ma part, je vais vous la faire et ce ne sera pas long; où voulez-vous en venir? à ceci, n'est-ce pas: que si M. Gaston Calmette avait été soigné par le docteur Doyen, peut-être bien qu'il ne serait pas mort. Je vous réponds moi, que sûrement M. Gaston Calmette ne serait pas mort si Mme Caillaux, qui s'était promis dans la matinée du 16 mars de lui "casser la gueule", ne lui avait pas, à six heures du soir, logé quatre balles dans la peau. Voilà ma réponse.

(A Suivre.)

Casta vixit; lanum fecit; domum servavit

Une dame romaine mourut, et l'on grava sur sa tombe cette simple épitaphe:

Elle vécut chaste; elle fila de la laine; elle vécut dans son intérieur.

Cette épitaphe si simple est demeurée célèbre; elle a toujours été considérée comme l'éloge le plus flatteur que l'on puisse faire à la femme.

En réalité, ces quelques mots renferment tout ce qui exalte, tout ce qui divinise la femme. Ils mettent en évidence cette trinité de vertus qui la sacrent l'ange de l'intérieur, la compagne douce et utile de l'homme, la mère noble et dévouée; vertus qui ravissent par leur suavité, par leur parfum, par leur éclat.

C'est qu'il est si beau le rôle de la femme, lorsque, suivant les instincts de son cœur, et s'abandonnant dans son triple personnage de fille, d'épouse et de mère, elle devient le rayon qui illumine l'intérieur et en chasse les ombres.

CIMENT et GRAVIER JAHNCKE A L'ÉPREUVE DES RATS Téléphone Main 455 814 Avenue Howard Livraisons immédiates

WEAR THE ROBERT See more of our goods at H. J. ROBERT 205-207 rue Carondelet Phone Main 6570

HYDRO-THER-MASS (chaleur) (massage) Procédé scientifique de bains turcs. Meilleur qu'une semaine de la mer ou dans la montagne. Traitement de deux heures. Dames, de 8 à midi; messieurs de 1 heure à 8 heures et tout le dimanche. \$1.00 par traitement. Six séances pour \$5.00. Chiropraxie, manucure. Doroirs \$1.00; \$25.00 par mois. Douche et natation. 50c; 25 par \$10.00. Leçons de natation. M. et Mme ROBERT OSBORNE. 10 mai-1 an

bre; lorsque jeune fille par son innocence et par son rire éclatant; lorsqu'épouse par son amour et son intelligence; lorsqu'elle par son dévouement et son abnégation elle embellit le toit de l'époux, et parfume de sa chasteté le doux nid où grandissent ses enfants sous l'égide sacrée de son amour de mère.

Aussi, est-ce dans le mystère, dans l'obscurité de la vie de l'intérieur que la femme brille de tout son éclat, parce de son triple diadème de jeune fille, d'épouse et de mère. Ce n'est que dans cette modeste sphère que, fleur mystique, elle exerce cette douce influence qui s'étend de son intérieur sur la société, influence qui nous a donné cette civilisation qui nous inonde de ses rayons à cette heure.

Mais de nos jours, la femme semble ne plus vouloir se contenter de son rôle si suave et quasi-divin. Son cœur est mal à l'aise, et ses battements sont comprimés dans ce modeste intérieur où elle règne en souveraine. Elle est émue des bruits du siècle, étourdie par le clinquant de l'émancipation de l'esprit que préchent les apôtres du faux progrès. Elle s'imaginerait être oubliée, mise de côté dans la marche des idées. Elle veut briser les entraves qui la tiennent enchaînée aux mesquineries du devoir, et elle s'annonce comme un lutteur dans l'arène de la vie publique. Elle renonce au rôle secondaire qu'elle a rempli dans les agissements de l'humanité. Elle se pose carrément à côté de l'homme qu'elle cherche à priver de ses droits et prérogatives dans la grande famille humaine. Elle se dépoétise, elle se fait homme, et, sans regret, sans soupir, elle abdique sa royauté de femme pour se trainer où crouissent tant de millions d'hommes. Elle devient femme homme, femme de profession, femme électeur.

Et la femme veut être avocat; et la femme veut être médecin; et la femme veut être électeur.

On ne sait si l'on doit rire de cette folie, ou si l'on en doit pleurer. Certes ce n'est pas gai; c'est d'un navrant à briser le cœur; c'est une satire amère contre l'humanité; cela dénote une démoralisation profonde, une désorganisation de la famille et de la société.

La femme avocat, O profanation! Le femme médecin, O Molière, que n'es-tu là pour flageller sans pitié ce ridicule monstrueux. La femme électeur, O l'avenir qui nous est réservé.

O femme, tu n'as été créée ni pour être avocat, ni pour être médecin, ni pour être électeur. Dieu t'a créée pour être la compagne de l'homme, et pour être la lumière de son toit; pour être la Providence de ces enfants qui poussent à tes côtés, soldats que tu prépares pour les combats du siècle. Il a façonné tes lèvres pour murmurer des paroles d'amour et de consolation. Il t'a créée fragile pour que tu t'appuies sur l'homme qui est fort et puissant. Il t'a fait

gracieuse et tendre pour adoucir l'apprêt des passions qui troublent son cœur, et pour embellir sa vie par les soins et ton dévouement. C'est dans ton regard qu'il puise sa force et son courage pour affronter les tempêtes qui l'assaillent dans son rude pèlerinage. C'est ta parole qui le console; c'est ta main qui le conduit. Tu es reine dans ton intérieur, et la royauté ne s'appuie que sur ta faiblesse et ta beauté. Sans cesse tu plies à ses volontés, et c'est lui qui s'incline devant les tiennes. Il pourrait te briser dans sa colère, et il s'agenouille vaincu à tes pieds. Ton influence le domine, elle le façonne au charme de la vie de l'intérieur que ton sourire embellit, et par la famille que lui donne ton amour, tu aides aussi à créer la société, la société, ce chaînon qui mène à la création des peuples.

Et tu veux abdiquer, briser ce sceptre qui te rend si puissante dans ta faiblesse, dans ton infirmité physique? Tu veux éparpiller au vent la couronne d'immortalité que te ceint le front? Cesser d'être gracieuse et faible, qualités qui seules te rendent forte et invincible? Donner à ton regard cet air dur et résolu qui ne convient qu'au regard de l'homme? En un mot, cesser d'être femme pour te mesurer avec l'homme dans les luttes de la vie, avec l'homme qui te brisera dans pitié quand tu seras dans son chemin, et qui oubliera que tu es femme?

Non, tu n'es pas née pour cela, et tu profanes la sainteté de ta destinée, lorsque tu abandonnes ton doux chez toi et son obscurité qui donne tant d'éclat à tes vertus. Tu n'es pas née pour être avocat; pour avoir les doigts noircis d'encre; pour avoir le cœur gonflé de mauvaises passions; pour avoir l'aridité aux lèvres; pour le murmure de sophismes; pour vanter le laid et l'ignoble, et pour être l'apologiste du flétri, et le bouclier de l'infâme.

Non, tu n'es pas née pour fouiller dans la chair humaine avec le scalpel, et pour te barbouiller le bras d'un sang noir et infect. Non, tu n'es pas née pour les infamies électorales, et les duretés de la politique.

Non, Dieu t'a fait une autre destinée, et malheur à toi, malheur à la société si tu l'oublies; si écoutant de nouveaux les paroles du tentateur, tu oubliais que tu es trois fois sacrée reine par ta qualité de jeune fille, d'épouse et de mère, pour te lancer dans cette voie que tu cherches à parcourir.

Depouillée de ce charme, de ce prestige qui te rend si puissante et qui fait qu'on s'incline devant toi, en devenant femme homme tu tomberais au bas de l'échelle sociale; un objet de mépris pour celle sur la tombe de laquelle on pourrait graver: Elle vécut chaste; elle fila de la laine; elle vécut dans son intérieur.

CINCLARE.

Janvier, 1914.

Planchers Sanitaires à l'épreuve des rats et de l'humidité gonés d'après les ordonnances de la ville. DEMANDEZ NOS PROJ. Téléphone Main 401. The App Roofing Co. 385 avenue Howard.



A pris 200 rats en un mois.

Débarasse un édifice de Rats et souris en peu de temps, et ceul constamment, car il est toujours prêt à l'usage. Fait en fer galvanisé, il ne peut se détraquer, et dure des années. On peut prendre un grand nombre tous les jours. Allez au piège le matin, enlever l'appareil intérieur, en quelques secondes, sortez les rats et souris morts, remplissez l'appareil, et le piège est prêt de nouveau à servir. L'appât mortel est du fromage en petits morceaux; le poison est ainsi dissimulé. Le piège a 14 pouces de haut sur 10 de diamètre. Quand les rats passent l'appareil, ils meurent sans qu'aucune marque reste sur eux. Le piège est toujours propre. Un de ces pièges posé dans une écurie à Scranton, Penn., a attrapé plus de 200 rats dans un mois. France dans les Etats-Unis au prix de 3.00 dollars. Piège de 8 pouces de haut, pour souris seulement, France, 1.00 dollars. Comme le port est payé d'avance, on demande que l'argent accompagne la commande. H. D. SWARTZ, Inventeur-Manufacturier, Scranton, Penn.

22juil-14m

LE METHODE BERLITZ Nous commençons des classes de Français spéciales pour enfants, depuis le 15 juillet. Classes pour commençants et étudiants avancés, littérature et histoire. Aussi, leçons de conversation pour adultes, 3 fois par semaine. Vous garantissons que nos élèves obtiennent l'accent le plus pur. Visitez-nous, écrivez ou téléphonez. The International School of Languages "Original Berlitz Method" 623 Maison Blanche. Tel. Main 3901. 8 juil-14m-merc-ven-dim

CHEMINS DE FER.



Le Train de New York

Quitte la Station Terminale à 7:30 P. M.

DIRECTEMENT A la 52me rue et la 7me Avenue Un lit de Broadway.

Eclairé à l'Electricité. Excellent Service de Wagon Restaurants.

"A La Carte" Bureau des Billets, 241 RUE ST. CHARLES. Dépôt: Station Terminale, rue du Canal. PHONE MAIN 280.

New Orleans Great Northern R.R.

EXCURSIONS

(Trains de Plaisir) TOUS LES DIMANCHES ET MERCREDIS A LA PAROISSE DE SAINT TAMMANY

Le climat le plus salubre des Etats-Unis. TOUS LES DIMANCHES Trains de plaisir à Bogalusa, "LA VILLE MAGIQUE DU SUD."

Wagon-salon pour les excursions de Grandisport à Bogalusa-Tammany à 7:00 A. M. Arrivée de retour à Bogalusa à 8:00 P. M. Pour de plus amples détails, s'adresser aux agents de la gare, ou aux bureaux des billets, ou directement chez M. G.

Feuilleton de l'Abelle de la Nlle-Orléans

No. 4 Commencé le 18 août 1914.

LE TÉNOR

PAR LE PRINCE DIMITRI GALITZINE

(suite)

Tchavroff se leva et s'approcha, tout ému, de la fenêtre. Dans la cour se souleva tourbillon de neige scintillant, étincelant aux rayons d'une lune pâle qui passait à travers la vapeur des nuages. Le vent s'engouffrait en se lamentant dans la cheminée, se démenant comme s'il cherchait une issue. Tout était silencieux dans le dortoir et le corridor. Tous lisaient et s'occupaient à la veille de la répétition. Et en Tchavroff, sous l'influence des souvenirs qui venaient de le visiter, grandissait, grandissait la rancune contre ses parents. — J'étais rejeté, oublié, murmura-t-il; ils ne s'occupaient pas de moi; ils ont fait de moi un méchant et un étranger. Quand je suis à la maison, je ne sais pas comment me tenir, avec qui soulager mon âme. A part Varia, sans doute. Belle famille! Mon père ne s'occupe pas de moi; il s'enfuit en cachette, comme

un écolier, s'il veut aller au restaurant ou à une partie de jeu. Ma mère s'entoure d'idiot, de vauriens et raffole de l'opéra italien. Mes sœurs... Oh! Mes sœurs! Des sottises insupportables, surtout Nadeyda (3)... L'Espérance de se marier!

- (1) De la forme grecque classique. (2) Dans ma ville natale, un jour, au carnaval, j'étais habillé en Vénus. C'était ravissant, tous me disaient que je les rendais fous... (3) Nadeyda — Espérance, en russe. Mon père se tait toujours et cherche certainement comment il pourrait nous voir le moins possible; et moi, au milieu d'eux, je les trouble toujours, comme un être étranger, indéfinissable, produisant sur eux tous une triste impression par mes manières rudes, mon irritation qui demeure pour eux incompréhensible. Pourquoi serais-je bon quand je ne reçois d'eux aucune parole affectueuse, quand ils se sont, dirait-on, tous entendus pour m'exaspérer!

Toi seule, Varia, tu es bonne! Toi seule m'aimes un peu et peux me forcer à devenir meilleur. Les larmes l'étrouffaient. Il ne put y résister, se mit à pleurer, se coucha sur son lit et s'enfonça la figure dans le coussin. Jamais encore il n'avait aimé Varia comme en ce moment. Vite! vite! la voir, lui dire qu'elle est toute sa vie et obtenir d'elle une réponse. — Tchavroff, fit entendre la voix de Tchavroff, je t'ai apporté des gateaux. Je vais obliger Buvard à l'ouvrir... Pas de réponse. — Tiens, l'animal, il dort! s'écria Tchavroff; et il commença à extermier lui-même les friandises apportées pour son camarade.

CHAPITRE II A LA MAISON.

Le samedi suivant, Tchavroff sortit du collège avant tous ses camarades. Il s'assit, sans marchander, dans la première voiture venue, et cria: — A la Serguievskaja, vite! Il avait hâte de voir Varia au plus tôt, et, avant le départ, avait failli battre Patzkheim qui barrait la sortie, sur l'escalier, de son indolente personne. En bas, il rencontra encore le directeur. — Ah! dit-il, Tchavroff; transmettez, s'il vous plaît, mon salut à la princesse. — Certainement, grommela Serge, du ton dont il aurait envoyé Blummann au diable. Maintenant, il roulait, le visage animé, un peu incliné en avant, dépité de la lenteur du fiacre et se mordant nerveusement les lèvres, lorsqu'un tramway s'arrêta en travers du chemin. — Il n'y a plus moyen de passer à cause d'eux, dit-il d'un air irrité! Et tout à coup il éclata de rire; il se souvint que sa sœur Nadeyda, se promenant en voiture, il y avait deux ans, avec sa gouvernante, et voyant qu'un tramway donnait contre leur équipage, agita les bras et cria très haut au conducteur: "A droite, à droite, imbécile!" — Vite! vite! pressait-il le cocher. Il fut dépassé par deux de ses camarades qui traînaient une paire de trotteurs pur sang et recouvraient d'une magnifique peau d'ours. — Marchands, marmotta Serge; ils font du chic! Et moi, prince Tchavroff, je suis obligé de me contenter d'un fiacre! Enfin, on arriva sur la Serguievskaja. Voilà

la grande maison grise... au premier étage, la dernière fenêtre... là-bas, c'est la chambre de Varia. — A droite! A l'entrée! A droite! Arrête donc, te dis-je! Le portier se précipita pour ouvrir les portes. Serge passa rapidement à côté de lui, ne répondant pas à son salut respectueux, courut en hâte jusqu'au premier étage et appuya vigoureusement sur le timbre. Au milieu d'une vaste pièce richement ornée était assise une belle jeune fille, d'environ dix-sept ans, entourée de liasses de musique et de partitions éparpillées sur le parquet; d'un air affairé, elle feuilletait les cahiers. Ses cheveux blonds, aux reflets dorés, étincelaient de point clairs à la lueur d'une lampe posée à terre près d'elle. — Toi? Varia? Qu'est-ce que c'est? Bonjour, ma chère! — Ah! Serge... Elle s'élança à sa rencontre. — Enfin! Comme je suis content de te voir! dit-il; et il embrassa rapidement ses mains, l'une après l'autre. — Finis! Tu sais que je n'aime pas cela, dit doucement Varia en le regardant de ses bons yeux sombres; il n'y a qu'aux vieilles qu'on embrasse les mains. — Et aux jeunes, on leur embrasse du moins la joue; il se mit à rire, et dans un élan de jeunesse entraînait, voulut le faire. Mais elle le menaça du doigt en plaisantant. — Tu es toujours un cerveau brûlé. Tu ferais mieux de m'aider. — Mais, dis-moi, s'il te plaît, que fais-tu là? Certainement encore une corvée pour ma mère. — Serge, tu l'exprimes toujours... mal. Ce soir nous aurons des invités, une soirée avec chant, je crois; et tante m'a priée de trier

toutes les romances écrites pour ténor. — Pour ténor! Encore ce maladroït italien, Caruso, qui va chanter en roulant les yeux. Il va chanter en roulant les yeux. Il va parler avec des larmes de l'Italie "mia cara patria," affirmer qu'il dépitait loin du ciel napolitain, bien qu'en réalité il maigrisse parce qu'il est macaroni coté plus cher. — Non, ce n'est pas Caruso. Ce sera un nouveau, Gutschal. — Gutschal? Un Juif? — Je ne sais, Tante l'appelle autrement... Il a modifié son nom à la manière italienne. C'est le docteur Raubgold qui nous a fait faire sa connaissance. — Un Juif aussi, sourit Serge. Maman est toujours ainsi; ou bien des bandits masqués en retraite, ou bien des va-nu-pieds qu'elle recueille. Laisse donc cette musique... J'aurais bien voulu bavarder avec toi. — Ah! Non, c'est impossible. Je dois finir. Tu aurais du aller au moins dire bonjour aux autres. — Ah! Oui, aux autres... Seulement, je reviendrai. Il s'éloigna de quelques pas, puis se retourna et la regarda de nouveau, admirant sa charmante silhouette qui paraissait plus séduisante encore dans sa toilette simple et modeste. — Comme tu es belle, dit-il. Tous en profitent... Est-ce que cela t'amuse de feuilleter de la musique? — Qui donc s'en occuperait! dit-elle étonnée. Nadeyda et Génia sont parties en promenade avec Miss Liti. — Comment donc, c'est toujours ainsi, je le sais... Il ne voulait pas s'en aller. — Val! Val répéta-t-elle. Si la mère apprend que tu es resté si longtemps avec moi avant d'aller la voir, elle se fâchera.